

# CARNETS D'UNE ÉTUDIANTE DANS PARIS OCCUPÉ

Éditions Syllepse

Collection : Germe Prix : 20 €  
Format : 150 x 210 pages : 324

<https://www.syllepse.net/>

La vie quotidienne, le travail, les indignations et pensées d'une jeune étudiante dans le Paris des années noires. Des convictions humanistes qui ont marqué une vie entière d'engagement et d'action.

Jacqueline Loriod a 18 ans en cet été 1940, celui de la défaite et de l'Occupation.

Elle étudie d'abord à la Sorbonne, une année, puis deux ans en école d'infirmières. La future psychanalyste est alors une jeune fille pleine d'espoir, d'indignation, d'enthousiasme : elle note sur ses carnets ce qu'elle fait, ses souffrances, ses pensées, les fondements de ses engagements, sa foi et aussi ses doutes sur l'Église. Elle commente ses lectures, l'actualité, les émissions de Radio Londres, ses cours. On rencontre dans ces pages Georges Duhamel, qu'elle vénère, on y croise aussi Maurice Bardèche dont l'antisémitisme l'indigne.



Elle est de ces étudiants qui défient la police française autant que l'occupant sur la Place de l'Étoile, le 11 novembre 1940.

Son témoignage est le seul récit contemporain de ce premier acte de résistance dont l'écriture est similaire à celle du tract manuscrit conservé dans les archives, l'unique trace matérielle qui reste de l'appel à manifester et qui donnait une consigne : « Recopie ces lignes et diffuse-les. »

Tenus de 1940 à 1943, les carnets mêlent l'histoire familiale à celle de la vie quotidienne dans le Paris occupé. Élève infirmière à Saint Joseph, elle effectue des stages en hôpital et dans les services sociaux du 15<sup>e</sup> arrondissement de Paris, alors populaire. Ses notes de stage sont d'un très grand intérêt sur ce qu'elle peut observer de la population parisienne pauvre.

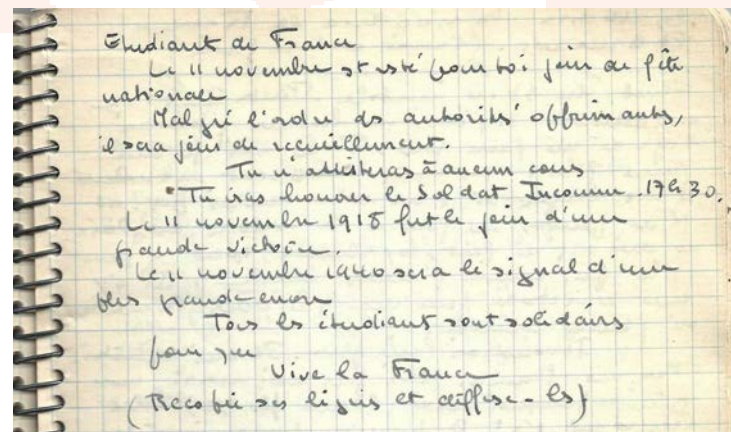
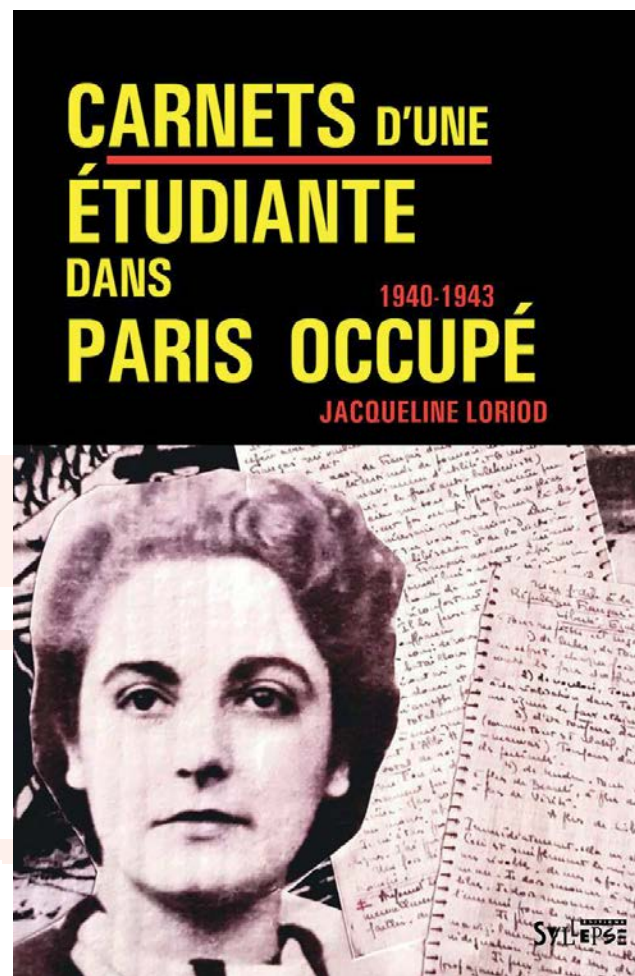
Ce livre est un témoignage précieux, préfacé par les chercheurs Alain Monchablon et Robi Morder, du Germe, avec une postface de Catherine Oguse-Boileau, fille de Jacqueline Loriod.

## L'auteure

Jacqueline Loriod (1922-2017) a été infirmière puis thérapeute.

Au milieu : broche "Nous reviendrons", croix de Lorraine, portées par Jacqueline Loriod pendant toute la guerre

Ci-contre : carnet de Jacqueline Loriod, 7 novembre 1940, page dans laquelle elle recopie l'appel à manifester



La Cité  
des mémoires  
étudiantes



GERME

Groupe d'études & de recherche  
sur les mouvements étudiants

Le groupe d'études et de recherches sur les mouvements étudiants (Germe) et la Cité des mémoires étudiantes mènent leurs activités respectives de recherches, collectes d'archives, témoignages et les valorisent notamment avec les publications de la collection Germe aux éditions Syllepse.

[germe@germe-inform.fr](mailto:germe@germe-inform.fr)

[info@citedesmemoiresetudiantes.org](mailto:info@citedesmemoiresetudiantes.org)

## Extraits des Carnets

Des bonnes feuilles sont publiées sur le site [www.germe-inform.fr](http://www.germe-inform.fr)

\* 1940 : «Je vis tout entière tournée vers l'avenir, la libération, la victoire.»

\* La Sorbonne est un temple de l'esprit, de la liberté, de la beauté... de l'individualisme, aussi.

\* Il faut faire un effort pour ne pas se résigner, pour éprouver devant chaque Allemand le même sursaut de foi, de révolte, d'énergie, pour ne pas se laisser abrutir. Rien n'est plus débilitant, plus dissolvant que l'atmosphère grise dans laquelle nous vivons. Là-bas, à Londres, ils vivent dans une atmosphère d'héroïsme.

\* Mardi 8 octobre. Au jardin du Luxembourg. Quelques soldats boches, éblouis, et abrutis comme de coutume, quelques officiers bestialement, goulûment orgueilleux «d'avoir conquis cela». Mais ils paraissent extraordinairement rapetissés dans cette atmosphère recueillie et sereine

\* C'est pour la musique aussi que les Français libres se battent. Par exemple, j'aimerai et apprécierai toujours Bach, mais, sous la domination, je ne pense plus seulement à sa valeur intrinsèque, il m'appartient alors comme un chant de révolte et d'amour, d'aspiration vers la liberté et la beauté.

\* Et s'ils démolissaient les œuvres d'art, s'ils brûlaient les livres, s'ils détruisaient les instruments de musique, ils ne pourraient pas détruire la pensée souverainement libre, le souvenir souverainement inaccessible. Ils ne pourraient pas faire que je n'aie pas entendu la 9<sup>e</sup> Symphonie et que je ne la chante en moi quand je veux.

\* Remarques sur l'allocution de Pétain. «Je vous ai parlé jusqu'ici comme un père. Je vous parle aujourd'hui comme un chef. Suivez-moi.» Essai d'autorité dans cette vieille voix. Escroquerie. Généreux imbécile. Il laisse utiliser le respect que l'on porte à son nom pour faire marcher la France, tenue en laisse par Hitler. «L'Histoire me jugera.» Stupidité: il n'y a pas d'Histoire. Il n'y a que des historiens.

\* Ce matin, au cours de Monsieur Marouzeau, un soldat allemand était présent. Je me suis levée et j'ai dit à mes voisins que je ne suivrai pas le cours, qu'il ne fallait pas le suivre. Beaucoup se sont levés, beaucoup, hélas, sont restés, par désir de se faire bien voir des professeurs ou par désir abruti de travailler. Honte. Humiliation. Amertume. Dégoût. Attente. À la sortie, dans la cour, nous avons eu une conversation avec un monsieur âgé, très respectable et intelligent, qui nous a prêché le calme. J'ai résisté. J'ai dit que nous n'acceptons ni l'idée de défaite, ni surtout celle de collaboration, que les étudiants se devaient de résister comme leurs frères tchèques et polonais.

\* 11 novembre 1940. Place de l'Étoile, la foule est rassemblée, dense, à la fois calme et agitée, prudente et grondeuse. Sous une apparence digne et froide, on sent la rage qui monte et grandit.

\* La foule a fait une ovation aux étudiants que les Boches emmenaient. Cela m'a donné une impression de réconfort. La France n'est pas à genoux. Personne ne l'y mettra jamais. Pendant que j'écris ceci, j'entends la *Symphonie héroïque* [de Beethoven].

\* Rue de la Sorbonne, comme nous sortons, une auto blindée passe. Fièrement, nous ne bougeons pas et la laissons

passer, en silence. Pauvres types, pauvres types! Croyez-vous que vos mitrailleurs tueront l'esprit?

\* 1941. 5 000 juifs ont été arrêtés ce matin à Paris et dirigés vers un camp de concentration. L'épuration commence. Chez nous... Chez nous...

\* 15 février 1942. Lundi dernier, cours d'obstétrique du docteur Hébert. Parlant de l'hémorragie cataclysmique, déchaînée le plus souvent par un avortement criminel : « Et là, je dois ouvrir une parenthèse et vous dire avec la dernière énergie : le médecin n'est pas un juge d'instruction. Je sais que la loi nous fait une obligation de dénoncer une femme qui se fait avorter. Je m'élève absolument contre cette pratique. Une malade se confie à nous. Nous n'avons qu'à la soigner. Je ne dénoncerai jamais une femme. »

Comment n'avoir pas honte de leur faire subir à ces pauvres gens, ce pénible interrogatoire – indispensable, je sais, mais odieux – et de leur donner ensuite, comme une récompense à des enfants sages, ces pauvres victuailles ? Et ensuite, avec leur dignité blessée ou leur servilité inutile ou leur folle espérance déçue ou leur joie humble et exubérante qui fait mal, ou leur mécontentement qu'on aime et qui fait souffrir, les voici qui retournent à leur vie de lutte, de souffrance et de privation [...] J'ai compris ce matin – en allant sur la Zone par 0° de froid – les origines et les causes du nihilisme. On pourra parler à ces malheureux de dignité humaine lorsqu'ils ne vivront plus dans des tanières et qu'ils mangeront à leur faim. Les nécessités d'une révolution ? Elles sont criantes. Et mieux vaut l'excès que l'inertie, bien que le premier fasse le plus souvent retomber dans la deuxième. Et comme ces dames de la permanence sont dures pour ces filles-mères, pour ces ivrognes ! Comme ils sont excusables, ces malheureux, de chercher le bonheur avec ces moyens de pauvres !

